

POLITESSE MALGACHE ET JEUX D'ENFANTS

Louis MOLET - Université de Montréal
CANADA

Il est banal de comparer les Malgaches aux Orientaux à cause du raffinement de leur étiquette et des formes élaborées que prend la politesse dans les rapports sociaux les plus quotidiens.

Autrefois, la forme de salutation, à elle seule, permettait de connaître le groupe de chaque interlocuteur et même sa place dans l'échelle sociale de ce groupe, et l'on ne saluait pas une princesse sakalava comme on saluait sa voisine. Au « *Koezy Tomko* » plein de déférence s'opposait le « *Akory labaly ianao ? Comment s'est passée ta nuit ?* ». Les Tsimihety disaient « *Mbola tsara ? Es-tu encore bien ?* » et les Antambahoaka disaient « *Mbarakaly* » où l'on peut reconnaître, déformée, la vieille salutation arabe « *Barak' Allah ufik*, que la bénédiction de Dieu soit sur toi ».

Maintenant, c'est la salutation irénique des gens du Sud « *Salama*, la paix », qui, sur l'initiative du Président Tsiranana, a cours sur tout le Territoire.

La politesse n'en subsiste pas moins et si la salutation initiale s'uniformise, la courtoisie continue à être sinon enseignée, du moins apprise. Les enfants dans leurs jeux s'essayaient à jouer aux adultes et assumant diverses situations dans des circonstances qu'ils s'ingéniaient à varier imaginent des conversations faisant eux-mêmes, parfois, les demandes et les réponses.

Un jeu très ancien, en Imerina, était un moyen d'apprendre à bien s'exprimer au cours des rencontres au village ou au marché, pendant une visite que l'on donnait ou que l'on recevait. Il s'appelait *kindriandriana* et utilisait des petits morceaux de verre appelés *tomabobo* ou *tamaboba*.

Les *vavy*, les femmes, étaient de grosses gouttes solidifiées de verre blanc, jaune, vert ou bleu. Les *laby*, les hommes, étaient des baguettes filées et tournées sur elles-mêmes des mêmes verres colorés. Ces différentes teintes permettaient diverses combinaisons : soit que chaque bâtonnet représentât un homme et chaque boulette une femme, soit encore que le jeu ne comportât qu'un couple qui changeant de vêtement changeait aussi d'aspect.

Point n'était besoin d'être nombreux pour jouer au *kindriandriana* et l'on y pouvait même jouer seul en tenant à leur tour les rôles des divers personnages de la petite scène que l'on imaginait.

Il fallait commencer par tracer sur le sol, dans la poussière de la cour bien balayée, le cadre où se déroulerait l'action. La maison, convenablement orientée avec la façade principale et la porte à l'Ouest, le foyer au Nord, le coin des ancêtres au Nord-Est et l'opposé, le balai et les outils non loin de la porte, puis un chemin qui partait vers le marché, le long duquel on

trouvait les échoppes des boutiquiers et des artisans avant qu'on arrive à la place du marché. Et chaque enfant, tenant à la main, un de ses *tomabobo* le faisait parler selon le rôle qu'il lui assignait.

Et rien n'était plus plaisant pour les vieilles personnes, adossées au mur pour se chauffer au soleil, que d'entendre les petits enfants répéter leurs propos et user à bon escient des formules convenables.

Tantôt c'étaient les gens de la maisonnée qui se saluaient et vaquaient à leurs occupations en échangeant leurs réflexions, tantôt c'étaient les rencontres que l'on faisait en allant au marché et en y faisant ses emplettes :

— Bonjour Madame, comment va votre santé ?

— Très bien, merci et comment va votre santé ?

— Nous allons tous très bien. Et comment va la santé de Monsieur votre mari, comment vont vos enfants et votre petit bébé ?

— Très bien, ils vont tous très bien, je vous remercie, et maintenant que les salutations sont finies, quelles sont les nouvelles dans votre quartier ?

— Dans notre quartier tout est très calme, Il y a Madame Une telle qui vient d'avoir un bébé.

— Garçon ou fille ?

— Garçon ! tout petit.

— Qu'elle doit être heureuse car comme dit le proverbe : « Désirer un enfant et avoir un garçon ! » *Naniry zaza ka tera-daby !* ».

Les deux dames se quittent après les salutations d'usage et c'est l'occasion de faire visite à l'accouchée :

— Peut-on entrer ?

— Entrez, approchez Madame, Comment allez-vous ?

— Très bien, merci. Nous avons appris que Dieu vous a donné descendance et postérité et nous venons nous réjouir avec vous et, si vous le permettez nous vous apportons une toute petite somme d'argent pour acheter des petites crevettes. « *Vola kely atao rom-patsa* ».

Car il était et il est encore d'usage de s'associer à tout ce qui se passe chez les parents même éloignés ou chez les voisins. Les enfants en jouant à la marchande apprennaient très jeunes les mots qu'il fallait dire, les expressions consacrées par l'usage et savaient dire à propos d'un marchandage qu'il vaut mieux perdre une petite somme d'argent que de perdre un petit peu d'amitié. « *Aleo very tsikalakalam-bola toy izay very tsikalakalam-pibavauana* ».

Et après un deuil, les enfants faisaient des *kindriandriana* de condoléances et selon le rang de proximité qu'ils attribuaient aux visiteurs et aux affligés parlaient d'offrir de quoi essuyer les yeux : « *fao-dranomaso* » ou un morceau de linceul : « *rambon-damba* ».

Hélas ! les *kindriandriana* sont déjà du passé et nos enfants, maintenant, ne savent plus le nom des *tomabobo*, même si l'on en trouve encore le vendredi, dans les éventaires des marchands de perles sur la place d'Analakely à Tananarive. Dans les campagnes des fillettes jouent encore avec des graines et des feuilles d'eucalyptus et passent des heures délicieuses, à faire des visites ou faire des emplettes sur les troncs des arbres abattus. Elles dessinent encore de vastes maisons, modernes, avec des lits, des tables, des fauteuils, des guéridons dans le salon. Bientôt, elles recevront pour Noël, des poupées importées ou des jouets de matière plastique ou de fer-blanc.

Et les *tomabobo*, les *kindriandriana* ne seront plus que des mots dans les vieux dictionnaires ou des objets modestes dans les musées. Comment nos petits enfants apprendront-ils la politesse et la courtoisie ?